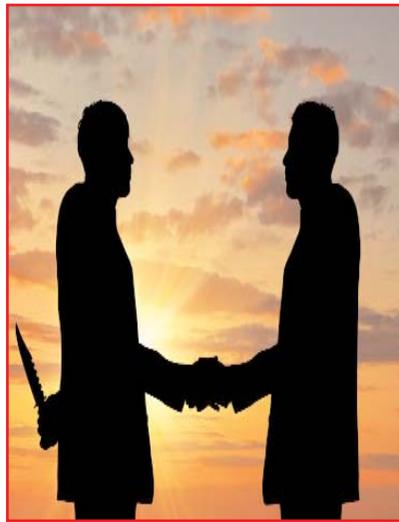


LE CALEPIN BLEU

N°80
1^{er} DÉCEMBRE 2024



La guerre est déclarée...

n°80 - La guerre est déclarée...

Sylvie VAN PRAËT		
Pour Elfriede		3
Christelle MATHIEU		
Odyssée sans issue		8
Pierre ROSSET		
Naguère, ma guerre		10
Jacqueline PAUT		
La mort du soldat		15
Dominique LANGLET		
Le grand remplacement		16
Hervé GOUZERH		
Poudre de corps		20
Florence KRAMER		
De guerre lasse		22
Richard QUESNEAU		
Destinées		25
Christelle MATHIEU		
La rage au ventre		35
Dominique LANGLET		
Manman !		37
Méline L.		
Pensées volées		38
Philippe BLONDEAU		
Le bocal et le scarabée		39
Françoise DANIEL		
Péril orange		42
isabel ASÚNSOLO		
La guerre du cœur		45

Sylvie VAN PRAËT

Pour Elfriede



auto-portrait

Elle étale sur la table les dessins d'Elfriede. Ses mains tremblent.

Chaque jour elle caresse les contours de ces visages éperdus, égarés qu'elle ne reconnaît pas. Les traits de pastel, de craie ou d'aquarelle lui soulèvent le cœur. Toute cette misère, toute cette misère... Des mèches grises voilent ses yeux, son corps entier soupire.

Dans l'appartement bourgeois de Dresde l'homme est entré sans bruit. Il pose les mains sur les épaules de sa femme. Il toussote et gémit légèrement. Elle se lève, renverse la chaise et sans le regarder quitte la pièce.

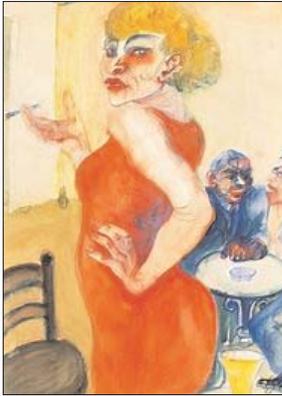
Toute la journée il a longé l'Elbe. Il a rôdé autour de l'académie d'arts, rôdé oui comme un chien abandonné, honteux aussi, espérant une trace d'elle, un parfum, une odeur de ce tabac âcre qu'elle fumait, une silhouette – au fond il avait aimé ses cheveux coupés courts et ses pantalons trop larges qu'elle avait portés par provocation – qui auraient pu encore le surprendre à un angle du bâtiment. Même s'il sait, même s'il sait.

L'air des rues est lourd de craintes et de sous-entendus. La guerre ne doit pas durer mais ces hommes en noir qui hantent les rues attisent les peurs et les haines. Les discours d'Hitler ne l'intéressent pas mais sa femme s'est mis en tête que ce petit homme était dangereux et elle

rallume le feu de leur dernière querelle à chaque repas. Pourquoi avoir fait une telle chose à notre petite Elfriede? Elle dit « chose » avec une moue de dégoût et de colère.

Elfriede avait quitté la maison pour cette école d'arts où ses crayons et ses doigts en avaient émerveillé plus d'un. Combien de querelles, de refus, de suppliques avaient résonné dans l'appartement avant qu'elle ne les quitte pour mener sa vie de peintre?

Il erre dans la maison et sur le pas de sa chambre il voit sur le sol au milieu des crayons et des craies la petite fille aux jambes maigres, les sourcils froncés. Toute son enfance résumée à ce jeu de doigts, de couleurs, de traits sur le papier. Rien d'autre ne l'enivrait que ces longs



la prostituée

moments où elle refusait même de manger pour achever un visage. Il ne se souvient d'aucun rire, aucune cavalcade dans l'appartement trop grand désormais. Il ne se souvient que de ce regard avide planté dans les feuilles qu'elle colorait à toute heure de la journée.

Il effleure encore les dessins posés sur la table : des visages, des femmes et des hommes dans des postures presque obscènes, cette femme tout en rouge si provocante, ce regard affolé d'une autre.

Une carte de Hambourg est posée sur la cheminée, une autre de Görlitz où elle était partie après son mariage. Son regard divague des uns aux autres comme s'il assistait à un désastre qu'il n'a pas su éviter.

Elfriede... Il a murmuré son prénom et n'a pas pu réprimer ce sanglot qu'il retient depuis des jours.

Il se souvient de ce jour où elle était apparue sur le pas de la porte. Ils n'avaient regardé ni ses guenilles, ni ses ongles incrustés de couleurs, ni ses cernes. Ils avaient fêté ses trente-deux ans « Même si ce n'est pas le jour! » avait ri sa mère, « Il faut rattraper ces douze années d'absence, tu te rends compte ma Frida, douze ans que tu es partie! »

Pourquoi l'avoir appelée Frida? Il s'était alors souvenu de ce soir de tempête où elle avait annoncé qu'elle se mariait et quittait non



autoportrait vers 1921

seulement la ville mais son nom. « À partir de maintenant je m'appelle Frida Lohse comme mon peintre de mari! »

Elfriede était épuisée mais son regard était toujours aussi ardent.

Les mots lui venaient par bribes. Quelque chose était rompu dans sa voix et son souffle. Elle avait murmuré d'une voix rauque « rupture avec mon mari », « fatigue », « pas d'argent ». Elle avait à peine goûté le gâteau et

s'était endormie la tête sur la table.

Ils avaient voulu l'aider à se coucher mais elle avait rugi en serrant contre elle une pile de feuilles. Avant de se rendormir quand sa mère s'était penchée pour l'embrasser Elfriede avait murmuré « Ne les montrez pas à ces monstres ils jetteraient tout au feu! »

Tous les deux sont assis autour de la grande table du salon une tasse de tisane à la main mais aucun n'ose toucher les dessins, aucun n'ose dire l'innommable. Puis dans l'ombre qui les oppresse la mère répète « Pourquoi ont-ils fait une telle chose à notre petite Elfriede? » La même moue de dégoût, le même affolement dans son regard.

Il s'approche et la serre contre lui. Elle sanglote « J'aurais tant aimé qu'elle nous fasse un beau bébé ». Il voudrait qu'elle se taise qu'elle garde toute cette souffrance pour elle au fond de son ventre mais elle reprend son souffle et hurle « Ils l'ont opérée sans notre consentement encore moins celui de Frida, je te dis que ce sont de méchantes personnes des monstres comme disait Frida! »

Elle se débat, se tire les cheveux. Il la trouve ridicule mais, au fond, il a lui aussi envie de crier.

« C'est toi qui l'as fait enfermer dans cet hôpital de fous! Elfriede n'était pas folle! Pas folle! »

Il la regarde étendue sur le plancher,



une internée

disloquée. Elle risque de rameuter tout l'immeuble et il sait que ce n'est pas le moment. Alors il s'allonge près d'elle et la berce comme il aurait pu le faire avec Elfriede, comme il ne l'a jamais fait avec Elfriede. Oui, il se souvient parfaitement de cela : il n'a jamais bercé Elfriede.

Il ne l'a jamais fait sauter sur ses genoux, il ne lui a pas appris à faire du vélo. Alors il se blottit contre la femme échevelée qui renifle contre lui et lui raconte sa dernière visite à... Frida.

« Il y a un mois j'ai dû faire plus d'une heure de vélo pour rejoindre l'établissement de Pirna. Ils l'ont emmenée là-bas. » Il sent que sa femme frémit. Il doit aller jusqu'au bout, jusqu'au bout de la douleur, même si vivre devient terrifiant.

« Je ne sais pas pourquoi ils l'ont emmenée là-bas. Mais tu sais qu'il ne faut pas poser trop de questions. L'Allemagne est en guerre et on doit être prudents. Tu le sais ça n'est-ce pas? Tu le sais? » Elle a cessé de se plaindre. Elle se fige et il lui semble que sa respiration s'est précipitée comme celle d'un petit animal. Il pourrait se taire. Il pourrait mais il faut en finir.

« Ils m'ont fait venir pour me dire que ... Elfriede est morte! »

Elle ne crie pas, elle se tait et se relève avec une dignité que sa chevelure emmêlée et les coulures de son nez rendent encore plus effrayante.

Elle se dirige vers la table et range avec soin les dessins répandus. On dirait qu'elle les classe, les jauge. Elle ponctue ses geste en reniflant. Dans un grand papier elle enroule toute l'œuvre de sa fille. Elle vérifie que l'emballage n'abîme aucun dessin. Elle y ajoute la carte de Hambourg et celle de Göltz. Elle attrape une chaise qu'elle tire au pied de l'énorme buffet de la salle à manger.

Tout en haut du meuble, derrière les photos de famille elle glisse son précieux paquet.



6. Sylvie Van Praët

Elfriede Wächtler-Lohse est aujourd'hui reconnue comme l'une des plus grandes artistes de la première moitié du XX^e siècle.

Elle est née en 1899 à Dresde et morte assassinée, gazée à Pirna, en 1940, dans le cadre du programme nazi dit « programme Aktion T4 » visant à éliminer toutes les personnes internées en HP. Elle avait auparavant dû subir une stérilisation forcée dans le cadre du programme eugéniste nazi.



Christelle MATHIEU

Odyssée sans issue



L'armée américaine n'avait pas le pouvoir d'exploiter Mercure, si proche du soleil qu'un incendie réduirait l'humanité en un bûcher funéraire. Le Colonel Oscar, regrettablement buté, se répétait à lui-même, du réveil au coucher, Colonisons Mercure, colonisons Mercure! Il serinait ses soldats et exigeait d'eux qu'ils bouleversent de fond en comble leur approche technique, se montrant plus discrets, notamment en n'intervenant pas affublés d'une tenue de camouflage, au bord de la mer mercurienne.

Il ignorait la plupart des caractéristiques physiques de Mercure: sa superficie, son volume, sa masse. Aveuglé par de crépusculaires besoins impérieux: assaillir, attaquer, dominer. Quelle erreur, en somme, de vouloir posséder cette planète sans atmosphère protectrice contre les radiations solaires! Il fallait avoir un sacré foutu caractère pour prétendre à une telle acquisition. Nous n'en finirons pas d'interroger la frénésie de ce loup affamé. Mais béni soit le miracle de la volonté: dans la nuit, il se retrouva gratifié d'une paire d'ailes de faucon pèlerin. En mille-deux-cent-soixante jours, avec son corps fuselé et sa large poitrine, battant tous les records de vitesse, il atterrit sur "la planète de fer".

Au loin, tu entends la marée
Coulent, coulent les profondeurs
Mercure et son odeur ferrée
Demeure, fête la chaleur

Coulent, coulent les profondeurs
Là, cherchant à te délivrer,
Demeure, fête la chaleur
Oh, tes flammes millimétrées!

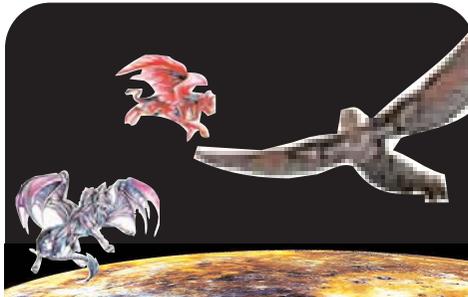
Voici son front, ses joues devenus fébriles. Spasmes obsesseurs. L'ivresse de l'envol est un vertige lent et sourd. D'une aile de maître folle, ivre de conquête, il voyage sur la mer, le cri de la gloire au fond du bide. En pleine liberté, libre, libre. Il savoure la grâce de l'altitude, divine. Que de pièges hélas, dans le ciel de Mercure. Des chats volants rôdent. Seul, face à ces petits mammifères ailés, le Colonel Oscar frissonne et s'incline. Vous comprenez : dix-huit griffes pour un seul chat tout de même !

- Je dois quitter au plus vite cette maudite planète, se dit-il.
Plus rien ne le retient.

Au loin,
si loin
Loin dans l'oubli

Hier conquérant
Brusque éclair pulvérisant

Aujourd'hui, soumis.



Pierre ROSSET

Naguère, ma guerre
(Mon Far-West¹)

La guerre? Des "rapports conflictuels qui se règlent par une lutte armée, en vue de défendre un territoire, un droit ou de les conquérir, ou de faire triompher une idée".

CNRTL².

"Oui... mais la guerre était déclarée!"

Louis Pergaud, p. 21.

La guerre cette monstruosité humaine!... Cette folie des hommes vieille de tous les temps... Et qui aujourd'hui - plus que jamais peut-être dans le monde - occupe quotidiennement notre espace médiatique. Ainsi, après le corps médical du temps du Covid ayant vu professeurs et médecins de toutes disciplines quitter leur hôpital ou leur laboratoire, ce sont désormais les généraux qui, sortant de leur retraite, viennent commenter sur ce même espace médiatique l'actualité des guerres actuelles, pendant que par le monde la mort et la destruction règnent. Guerres n'ayant pour certaines jamais été officiellement déclarées... Horribles guerres! Récurrentes guerres...



La guerre! J'étais à Taverny (à la Base aérienne 921) pendant la guerre des Six-jours (5-10 juin 1967), soldat de 2^{ème} classe au bureau instruction du CAFDA³ (Commandement Air des Forces de Défense Aérienne) où j'enregistrais les messages classés confidentiels. Dans le bureau en dessous du mien, un congénère de 1^{ère} classe (un barbu à la barbe rousse de Viking) enregistrait les courriers NATO (entendons ici l'OTAN). De mon bureau j'avais le regard sur la colline où se posaient - dans un ballet incessant - des hélicoptères militaires. De ceux-ci descendaient (ou montaient) des généraux de deux à cinq étoiles et des officiers supérieurs. Je les croisais

régulièrement quand je me déplaçais dans la base... Ainsi, pendant tout mon service militaire j'étais et vivais dans les coulisses d'une France aérienne en paix mais prête à se défendre face à une éventuelle déclaration de guerre...

Cette période a été pour moi l'occasion de préparer le Bac philo par correspondance. J'avais alors créé un sous-main pour mettre sur mon bureau des citations de philosophes. Celui-ci attira un jour le regard intéressé du Colonel (pilote de chasse) qui me demanda si je voulais bien en réaliser un pour son fils... Ce que je fis.

Je dois avouer que j'ai bien vécu le temps passé dans cette Base militaire. Mais pas au point de vouloir m'engager. C'est donc heureux qu'un jour de juin 68 j'ai retrouvé ma liberté. J'avais vingt et un ans et le galon de soldat de 1^{re} classe attribué pour bonne conduite.

La guerre? J'avais sept ans quand la guerre d'Algérie (1954-1962) a commencé et douze quand elle s'est terminée. Ma mère écoutait le midi Radio Luxembourg et chaque jour le bulletin d'information donnait le chiffre des soldats tués dans cette guerre. J'entendais sans trop comprendre et - au-delà de l'émotion que la mort de ces soldats suscitait en moi - je ne me sentais pas vraiment concerné...

Insouciance enfance... Je jouais à la guerre depuis l'âge de onze ans (peu de temps après la mort de mon père). Nous formions une bande. Une bande de trois... Nous, le fils d'un banquier, le fils d'un directeur de salle de spectacle et moi orphelin de père. (Le lecteur sera sans doute tenté de corriger et rappeler qu'une bande de trois n'existe pas car ça s'appelle un trio. Soit, mais je persiste et signe.)



Nos *ennemis* étaient le plus souvent les Indiens. Mais quelquefois nous en changions. Nous en décidions alors le jeudi en début d'après-midi (il n'y avait pas école ce jour-là à mon époque) sur le champ de bataille. Nous les appelions *les autres*. *Les autres!* Ceux que nous combattions. Un

terrain vague - proche de ma maison et en face de celle de ma grand-mère paternelle - constituait notre champ d'actions guerrières parmi les sauterelles, les mauvaises herbes, les chardons et les orties. Un petit dépôt sauvage (traces de travaux d'un bâtiment voisin) nous avait été bien utile pour construire une diligence (deux gros bidons et une planche avaient pour l'essentiel fait l'affaire) et ses deux chevaux en bois (deux vieux tréteaux). J'en étais le fier cocher tenant les rênes de ces montures. Je m'étais fabriqué un colt dans un morceau de carton. Mes deux compères - possédant des fusils qu'ils avaient fabriqués en bois et en carton - assuraient notre défense et nos attaques. C'est ainsi que, chapeau de cow-boy sur la tête, nous défendions notre territoire. Quelquefois - après une chevauchée dans la chaleur et la poussière d'un canyon - nous repoussions l'attaque acharnée des Indiens... Agiles, nous évitions leurs flèches et nos fusils rataient rarement leur cible. Nous n'avions peur de rien. Nous étions invincibles. Des vainqueurs. Des héros!...

Il nous arrivait aussi de ne pas être attaqués et même de ne pas faire la guerre. Nous profitions alors de cette période paisible pour chasser dans les grandes plaines le bison... Nous étions en Amérique, au Far-West, dans notre guerre contre des Indiens fantômes... C'était aussi l'époque où je lisais Buck John.

En ce temps-là la guerre contre les Indiens était pour moi normale. Ils volaient le bétail des éleveurs, brûlaient leurs ranchs, tuaient leurs familles... J'ai compris plus tard qu'ils défendaient (certes par la violence) leurs territoires desquels ils étaient abusivement et violemment chassés...



Droit à la violence... Le deuxième amendement de la Constitution américaine reconnaissant le droit de s'armer pour se défendre s'entretient en famille. Ainsi, par exemple, le jour de Noël, un papi et une mamie ordinaires aimant sans aucun doute leur petit-fils lui offrent un cadeau qu'il tient fièrement sur sa poitrine. C'est un fusil d'assaut comme "ceux utilisés

dans les guerres sévissant actuellement sur la planète et comme celui que la chanteuse Claire Diterzi dans une démarche créatrice [et pacifique] transforme en guitare" (Rosset, 2016, p. 120) Alors, je me pose une question : combien d'adolescents de quatorze ans reçoivent une arme en cadeau à Noël ou à leur anniversaire ?

Heureuse enfance ! Mes parents avaient vécu et subi la Seconde Guerre mondiale. Est-ce pour cela qu'ils ne m'avaient jamais offert de jouets représentant des armes ? Mais des cadeaux sans aucun rapport avec la guerre ou la violence.

Ainsi, à quatorze ans j'avais toujours la trottinette de mes neuf ans. Une création et un cadeau de mon père avec laquelle je trottinais sur le trottoir. Et ma première voiture est dans mon garage. Une voiture de course bleue et à pédales (inspirée je pense de la Bugatti Type 35, une vraie gagnante). Une œuvre également de mon père (mécanicien auto) offerte pour mes cinq ans.



Enfin, j'ai toujours la ferme - offerte une année à Noël (avec son fermier, sa fermière, sa brouette et tous ses animaux : veau, vache, cochon, couvée...). Mes petits-enfants jouent encore de temps en temps avec. Ils savent y incorporer avec pertinence les éléments de notre époque : tracteur, camion, voitures... Et, à un autre Noël, la grande boîte pour construire des chalets savoyards en bois... Mon premier regard sur la montagne. J'ai aussi le souvenir d'une grue. Je pensais la retrouver dans le grenier lors de la vente de la maison parentale. Dommage, elle n'y était plus...

Qu'écrire maintenant de plus que je n'ai pas encore écrit ? Peut-être ajouter (pour nous disculper) - comme nous en avons pris l'habitude - que "l'enfer c'est l'Autre".

L'Autre, l'enfer ? Eh bien non ! Jean-Paul Sartre n'a jamais dit ça. Écou-

tons-le expliquer son propos: «l'autre, dit-il, nous offre "la liberté de changer les actes par d'autres actes pour briser le cercle d'enfer dans lequel nous vivons (...). Ne pas le faire dépend de la même liberté, c'est donc volontairement que nous restons en enfer.» Si, poursuit Sartre, "mes rapports sont mauvais, je me mets dans la totale dépendance d'autrui et alors, en effet, je suis en enfer". (*in Rosset, op. cit.* p. 125)

L'Autre, cette inévitable et importante présence humaine! L'Autre, notre frère...

PS. En Amérique portée par la peur - en prévision du résultat crucial de l'élection présidentielle - la ville de Washington s'est barricadée depuis plusieurs jours. Ce mardi matin 5 novembre (jour officiel de l'élection) BFM TV nous entraîne dans l'une des plus grandes armureries de Géorgie. L'on y voit des hommes choisir avec beaucoup d'attention leur fusil dans le cas où leur espérance électorale ne serait pas suivie d'effet. Au même instant, sur le mur de ma terrasse, dans le jour naissant, moineaux et mésanges se partagent paisiblement dans le même espace les graines de la mangeoire...

1. Jacques Brel aussi avait son Far-West.
2. Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales.
3. Le CAFDA était l'un des centres de commandement avec celui des forces aériennes stratégiques (CFAS), la surveillance aérienne...

Diterzi, Claire (2013), *Rosa la Rouge*: "Clip extrait de l'album tiré du spectacle Rosa la Rouge", in *Télérama* n° 3289.

Pergaud, Louis (1912), *La guerre des boutons*. Le roman de ma douzième année, Éditions du groupe "Ebooks libres et gratuits".

Rosset, Pierre (2016), "L'autre, cet enfer? Réflexion chez le boulanger", *Le Sociographe*, 2016/1 (n°53), pp. 119-128.

Sartre, Jean-Paul (1964), Extrait audio et texte de Jean-Paul Sartre "L'enfer c'est les autres", *Introduction à Huis clos*, Emen et Gallimard http://www.philo5.com/Les-philosophes-Textes/Sartre_L'EnferC'EstLesAutres.htm, 2004. [consulté le 25 novembre 2015]



Jacqueline PAUT

La mort du soldat



C'était peut-être là le chemin du destin,
Une épreuve impossible au soldat solitaire,
Plus qu'un jeu retracé sur quelque parchemin,
La carte de sa vie annonçait le mystère.

Près du cerisier blanc, chantait un rossignol
Au profond de la nuit pleine de nostalgie,
Les pétales tombés aux ténèbres du sol
Posaient élégamment leurs larmes en orgie.

La vision du pays, ce rêve passager
Dans les nues d'un regard où s'esquissait une onde,
Redonnèrent à l'homme en son cœur naufragé
Un espoir effaçant tout le malheur qui gronde.

Et dans ses yeux d'azur il peignit la couleur
Des paysages bleus battus de vent sauvage,
Pour la première fois priant avec ardeur,
Il offrit doucement une âme sans ravage.



Dominique LANGLET

Le grand remplacement

La maison de Jeanne borde la place du village.

Fenêtre ouverte, elle entend le murmure de la fontaine et, à la fraîche, le bavardage des voisines assises devant leur porte. En arrivant de Crest, la première chose qu'on aperçoit depuis la route, ce sont les deux cyprès, fidèles gardiens des murs, puis un bout de toit aux tuiles pâlies et enfin, pareille à un visage ami, la façade blonde aux volets vert amande. Comme chaque été, Jeanne retrouve la paix dans ces lieux silencieux, loin de Paris. Rien ne s'y passe, et c'est exactement ce qu'elle souhaite. Laisser libre cours à ses pensées, rassembler ses forces, ne se contraindre à rien, ne rien attendre.



La semaine dernière pourtant, il s'est produit un incident dérisoire, dont elle ne sait que penser. Elle avait étendu du linge dans le jardin, dont six petites culottes en coton fleuri, mignonnes comme tout. Où qu'elle aille, elle en emporte sept. Pas huit, pas six. Sept. Un rituel, quasiment un TOC, qui la suit depuis l'enfance. Elle n'en sait pas la cause. Même sa psy, pourtant futée, s'y est cassé les dents. Bref, au moment de décrocher les culottes, elle voit qu'il en manque une dans la rangée. À sa place, accroché avec soin, volette un petit cœur rose, délicatement découpé dans du papier crépon. Il semble narguer le monde entier, à commencer par les cinq rescapées coincées dans leur pince à linge. Intriguée, Jeanne les récupère avec les draps et les torchons tout chauds de soleil. Sans toucher à l'intrus. Qui a bien pu faire ça? Quelqu'un se serait glissé au jardin pendant son sommeil? Dans quel but? Ce cœur... serait-ce une déclaration? Mais enfin, voler une

culotte... Un pervers alors? Un pervers qui écume les fils à linge de la Drôme? Qui sait qu'elle vit là toute seule, que parfois elle bronze nue, la tête à l'ombre du mûrier. Et il aurait acheté du papier crépon rose, dessiné et découpé à la perfection un petit cœur, en tirant la langue comme un gosse? Puis serait venu nuitamment sur des semelles de vent parfaire son crime? Étrange. Ici, on ne ferme pas les portes des maisons. Elle l'a échappé belle. Ou pas, se dit-elle en pouffant.

Tout de même, elle est intriguée, voire un tantinet inquiète. Au village, à la population vieillissante, elle ne voit personne capable d'une telle facétie. Certainement pas le Jeannot, qui passe tous les jours sur son tracteur devant chez elle, s'époumonant quand il la voit: Ho, Mademoiselle, ça se passe bien les vacances? Elle sourit en retour, agite les bras. Ami d'enfance de sa mère, il a une bonne bouille et d'énormes touffes de poils qui lui jaillissent des oreilles. L'imaginer faisant du découpage la porte à rire tout haut.

Il y a bien les cousins antiquaires, estivants comme elle. Jules et Jim. Leur mère, la défunte tante de Jeanne, adorait l'autre Jeanne, la Moreau. Ses jumeaux, la cinquantaine pompeuse, sérieux comme des papes, philatélistes enragés, collectionneraient-ils honteusement les culottes en coton? Peu probable. D'ailleurs, les actes pervers s'accomplissent dans la solitude et on voit rarement ces deux-là l'un sans l'autre.

Alors Gérard, le garagiste? Il a souvent farfouillé dans les entrailles de la vieille Clio et lancé quelques œillades à sa propriétaire. Mais c'est une sorte de dragueur désespéré guetté par l'andropause, qui ne croit plus vraiment en son pouvoir de séduction. De surcroît, son Adolfine le surveille comme le lait sur le feu. Jamais il n'aurait pu quitter de nuit la couche conjugale sans réveiller le dragon.

Il n'empêche, Jeanne veut savoir. Fine mouche, elle a attendu la lessive suivante. Hier soir, après dîner, elle accroche avec soin deux jolies robes, un short, quelques t-shirts et cinq culottes minimalistes taille 38. Le petit cœur de papier rose n'a pas bougé. Elle lui tourne le dos et rentre. Surveiller le jardin toute la nuit ne la tente guère. À Paris elle dort peu et mal. Ici elle aime à s'engloutir dans le sommeil.

Ce matin en revanche la curiosité la sort du lit. Il est tôt, le ciel s'affiche en bleu vif, le mistral s'annonce. Elle aime ces journées venteuses et claires, leur lumière violente, le tracé plus incisif des collines et cette impression que la nature entière est lavée de frais. Sur le fil, ses vêtements claquent au vent. Mais de culottes, point. Cinq petits cœurs rose bonbon les remplacent. Cette fois, Jeanne ressent une pointe d'irritation. Qui ricane ainsi dans son dos? Sans compter qu'elle n'a plus qu'une seule et unique culotte. Mais à qui s'adresser pour récupérer les petites sœurs de ladite?

La journée s'étire, moins paisible que les précédentes. Jeanne s'agace de ne pas savoir le fin mot de cette affaire de cœurs, mais ne change rien à ses projets. Elle prépare quelques pots de confiture d'abricots, décape et cire une vieille table, fait une sieste et va finir son polar au bord de la rivière.

À son retour, elle aperçoit devant sa porte un groupe bleu marine, des scouts. Une jeune fille et trois très jeunes adolescents clonés, bien propres sur eux, foulard jaune et bleu au cou, la croix scout à fleur de lys cousue sur la chemise. De ceux qui campent au bord de la Drôme et qu'elle a déjà croisés. À peine les saluts échangés, la cheftaine se tourne vers les trois garçons, impérieuse: Vous n'avez rien à dire à cette dame? Trois garnements regardent leurs orteils. Jeanne a compris. Les chuchotements sous la tente, les rires étouffés, le pari t'es pas cap', la première expédition nocturne, réussie, la seconde, plus risquée, la cheftaine plantée devant la tente à leur retour, les aveux, la contrition, la démarche réparatrice. Le mot «culotte» n'est pas prononcé. Et le papier, demande Jeanne, vous l'avez trouvé où, le papier crépon? Oh ben, fastoche, y en avait à la sacristie, M'sieur l'Curé y voulait qu'on fabrique des fleurs en papier pour l'Assomption. Enfin, les filles hein, pas nous! Les garçons retrouvent des couleurs, Jeanne sourit.



Pendant ce temps, un peu en retrait, la cheftaine retire un pochon de son sac à dos. La passation se fait discrètement. La délégation quitte les lieux en silence.

Lorsque Jeanne ouvrira le sac, elle n'y trouvera que cinq culottes. Précoces, les pervers, cette année.



Hervé GOUZERH

Poudre de corps



Un coup sur la nuque
un chemin arraché aux murmures
l'agonie des haies et des contes
l'or dans les mains
bientôt liées

Deux coups sur la cloche
la réprobation sourde gagnée sur la pierre
de l'autel
où la violence de l'innocence
ne se réfugiera pas

Trois coups sur le théâtre
de la bienfaisance satisfaite
qui panse les plaies
qu'elle a ouvertes

Quatre coups de tonnerre
dans le ciel des enfants
à ne pas naître
sur le sol où leur absence
est creusée

Cinq coups de canon
et si la mort a mordu
et que "poudre sera de son corps"
est-ce que mille aurores suffiront ?



Florence KRAMER

De guerre lasse

Du bruit dans la serrure. Je me réveille en sursaut, tétanisée, sans parvenir à me lever. Ça gratouille, je ne sais même pas si c'est ma porte ou celle de la voisine. Impossible de me rendormir. Ce jour-là, j'étais à la Porte de Versailles. Ils étaient en train de démonter le Salon du



Chocolat. Je travaille pour Bernachon, les meilleurs palets au chocolat du monde. En sortant de l'expo, je me fais draguer par un type du Salon de l'Auto. Il saisit par jeu mon sac et le fait virevolter. Je rigole et ramasse derrière lui les morceaux qui tombent.



Ma batterie, mes clefs, la coque du téléphone.

Il a saisi mon sac et m'a donné le sien. On joue aux jeu des différences? Le maquillage? Il lance. Derrière, je rattrape mon blush. "Arrête, c'est con, ce jeu. Rends-moi mon sac. Stop. Ça suffit."

Il prend mon téléphone par jeu, me le tend. Je veux reprendre mon sac, lui tire le bras. Il regarde au loin, me rend l'objet, disparaît en courant. Drôle de rencontre. Je glisse une main dans la fermeture et je vérifie : il y a mon téléphone, les clefs. Ça doit être bon. On s'est quittés en riant.

Nous jouions comme des enfants puis il a détalé quand il a vu les inspecteurs. Quand ils se rapprochent, ils veulent juste savoir si je sors du Salon de l'Auto. Je réponds par la négative : moi, c'est le Chocolat. Je leur offre même de goûter un palet, du plus connu des chocolatiers lyonnais. Ça les met de bonne humeur. Ils me quittent sans même regarder mes sacs. Le bel inconnu est parti. Je traîne autour de la bouche de métro, je prends un café. Rien. Il a disparu. Que faire de son sac à dos? Je fouille un peu. Il y a son badge d'accréditation, des notes en allemand, une paire de clefs. Comme il s'est enfui, j'ai maintenant une partie de ses affaires et lui une partie des miennes.

Le soir, mon téléphone sonne. Je le prends machinalement dans mon

sac. À tâtons, je le reconnais, l'extirpe du bazar. Merde. Ce n'est pas mon téléphone. Il en a l'apparence, mais il y a des cartes de constructeurs automobiles sous la vitre. Sans doute en jouant avons-nous échangé? J'ai le téléphone du gars avec lequel j'ai rigolé. Et le mien, où est-il? Je n'ai plus qu'à attendre qu'il vienne récupérer son tel. Je parcours les papiers laissés dans son sac pour l'identifier. Un certain Markus Schön. Il est journaliste à Das Auto. Pas de trace de son numéro. Son répertoire est bloqué par un code que je ne connais pas. Il va falloir que je le retrouve. Le Salon de l'Auto commençait hier pour les professionnels. Malheureusement, je n'ai pas de badge pour y assister. J'espère qu'il y sera encore demain.

Me voici sans téléphone. Je me pose, je réfléchis. Est-ce que je dois bloquer ma SIM? Déclarer un vol de portable? Attendre? Est-ce qu'il a mon adresse? Peut-il me retrouver? J'ai dû lui glisser ma carte: il a mon adresse de boulot. Nous sommes dimanche: attendre lundi? Pourquoi s'est-il enfui? Qu'est-ce qu'il pourrait avoir à se reprocher? J'aurais dû interroger les inspecteurs. Vous cherchez qui? Sans doute ne m'auraient-ils rien expliqué.

Au moment de mettre la clef dans la serrure, j'ai une sueur froide. La clef s'enclenche bien, pourtant. Me voilà chez moi. Je revois son visage. Il a quelques centimètres de plus que moi, son sourire prend toute la place, des dents un peu irrégulières, une bouche presque féminine, des pommettes fades, des sourcils inutiles, des yeux enfoncés, des rides sur le front. Il doit avoir une bonne quarantaine. Mes lèvres s'étirent en un sourire quand je pense à lui. Il devait être pressé de se débarrasser de sa cargaison, il n'a pas eu le choix, j'étais la seule à passer. Il faisait nuit, les derniers visiteurs du salon se dirigeaient vers le métro à toute vitesse.

Voulait-il se débarrasser de papiers qui le gênaient? Quand je les étale sur la table, j'ai l'impression de distinguer deux écritures. Il y en a une nerveuse, penchée, précise, et l'autre, plus gribouille, très attachée, moins lisible. Mon vocabulaire allemand ne me permet pas de déchiffrer. En titre des noms de voitures, qui sont peut-être critiquées. BMW Serie 7 XP9, ou VW Touran 21. Qui ça peut bien attirer? À moins que.



ces modèles ne soient pas encore sortis ? Jeregarde en ligne. Das Auto. Il faut payer un abonnement. 29 euros. La liste des contributeurs n'apparaît pas. Les articles sont anonymes.

Le rêve me revient en boucle, avec à chaque fois une légère variation. Nous courions ? Nous marchions lentement ? Il me poursuivait ? Il m'arrachait mon sac ? Je lui tendais ? Je ne sais plus. En tout cas, j'ai ici un sac à dos plein de papiers, d'images, de cartes de visite, mais plus le possesseur de ces choses. Je me lance à sa recherche comme il doit aussi se demander où je suis. Nous avons des indices. Qui sera le plus rapide ?

Je me perds dans les glougloutements de la machine à laver, sursaute, me remets à réfléchir. Où, quand saisir le gaillard et récupérer mon téléphone ? Un bip bip me réveille à moitié : "Der Krieg ist angekündigt." La guerre est déclarée. Qui a envoyé ce message ? Était-il pour moi ? De guerre lasse, je me résous à bloquer ma SIM. Quand je pose la question, personne dans la boutique ne semble savoir comment retrouver le propriétaire du tel que j'ai entre les mains.

Je suis retournée Porte de Versailles, en vain. Il y avait bien rue des Morillons les objets trouvés. Ils refusaient les téléphones. Je finis par le laisser dans mon sac, me disant que si je recevais un autre message, je pourrais y répondre.

Deux jours plus tard, un bip bip à nouveau. Je décroche : c'est la voix du propriétaire du tel " Sie haben es noch. Ist ja super. Wo treffen wir uns ? " "Je ne comprends pas." "Rendez-vous Porte de Versailles, Pavillon Principal, Porte B6, dans deux heures." Ça y est, l'énigme est résolue. A Ende wird alles klar.





Église Saint-Saulve (Montreuil-sur-Mer / France) : 10h35

L'église est bondée, chacun se serre contre son voisin sur les bancs de chêne, dans les travées collatérales, et même dans le narthex. Quelques retardataires piétinent sur le parvis, notamment l'instituteur et ses amis, non-croyants ou si peu, qui ont laissé leur femme entrer.

L'abbé monte en chaire. Il est un peu voûté, comme accablé par son surplis. Ses cheveux blancs en bataille lui font, quand il traverse un rayon de soleil qui perce les vitraux du transept, comme une auréole. Les deux mains appuyées sur la rambarde il jette un lent coup d'œil sur les visages tournés vers lui, anxieux. S'humectant les lèvres après chaque phrase, il entame son sermon, le front marqué de rides :

- "Mes frères, mes sœurs, mes enfants, je vois vos tourments dans vos yeux, j'entends vos questions muettes et je ne sais quelle réponse pourra apaiser vos cœurs. Nous entrons dans une époque difficile, nous risquons de vivre des heures terribles, d'abîmer nos âmes par le deuil et par la haine. Dieu écouterait les siens, il écouterait aussi les autres... tous les autres. L'homme s'égare si souvent au nom d'un idéal, ou pour ses intérêts, en oubliant les conséquences de son égoïsme... Il est comme un enfant sourd aux voix qui le conseillent.

Aujourd'hui le monde est bouleversé. Nos prières, et pour ceux qui ne sont pas assez proches de notre Seigneur, les vœux, doivent se tourner vers l'espérance que la paix l'emportera bientôt..."

Sa voix, un peu voilée, parfois étranglée par l'émotion, couvre l'assistance subjuguée et pétrifiée. Prêchant plus que jamais la concorde et l'empathie, l'abbé emploie toute sa conviction pour rassurer ses fidèles.

Dehors, sous un soleil de novembre blanc, à peine effleuré par les nuages, on discute ferme. Parfois le ton monte. D'aucuns soutiennent avec véhémence que tout va s'arranger, d'autres qu'il n'y a pas ou plus

aucune chance d'éviter une catastrophe. Les quelques femmes de la petite assemblée se signalent par l'inquiétude qu'elles portent sur le visage. Personne ne semble encourager l'approche sombre d'un évènement redouté, attendu, peut-être inéluctable.

Arrivant à pas précipités de l'hôtel de ville, soulevant au passage une poignée de pigeons, le maire, le visage empourpré rejoint le groupe devant le portail.

"Mes amis, mes amis... C'est confirmé, j'ai reçu un SMS, toutes les radios, les chaînes de télévision et les réseaux sociaux l'annoncent : la guerre est déclarée!"

La consternation, l'angoisse et la peur envahissent déjà le pays. Courage et lâcheté germent.

Les espoirs étaient naïfs, maintenant la raison désespère. Les destins qui se gravent vont, pour la plupart, disparaître dans la fosse commune de l'oubli. Avant longtemps, des sources résurgentes de larmes naîtront sur des champs de ruines.

Atlanta (Texas) Même jour : 4h30

Le portable du PDG du consortium North America Weapon Company vibre sur sa table de nuit de verre. Il est réveillé en sursaut. Il vient juste de s'endormir après un retour en Gulfstream d'une soirée en Floride, chez le nouveau président. Depuis deux mois, celui-ci avait succédé à son père,



grâce à la nouvelle constitution établie à l'occasion des deux mandats paternels. Les investissements du consortium étaient enfin récompensés.

- "James Colt !" annonce-t-il, avec un ton de reproche.

Son interlocuteur, depuis l'autre côté de l'Atlantique, a une voix excitée. C'est le directeur du cabinet de Consulting Nova America qui l'appelle. L'information est inespérée. Après quelques échanges entre les deux hommes, il raccroche, pensif. Il se lève, embrassant délicatement sa femme qui, dans son lit jumeau à côté de lui, commençait à s'agiter. Il passe dans son bureau, allume son ordinateur et y compose rapidement un texte.

- "Il est encore temps" pense-t-il, un air satisfait sur le visage.

"Morton doit pouvoir engager rapidement les fonds nécessaires..."

Il est vrai que Morton, son principal chargé d'affaire, est un rapide, une pointure efficace et sûre pour ce genre d'opération. C'est qu'on ne lance pas comme ça une opération secrète sur les titres de sa propre entreprise. Normalement un mouvement financier tel qu'il vient de le préconiser ne se justifie que dans deux cas :

- soit les actions sont au plus bas. Il devient alors nécessaire d'en récupérer un maximum, le moins cher possible, pour un sauvetage par recapitalisation. Dans le langage courant de la bourse on appelle cela une Offre Publique d'Achat. À sa publication légale, le marché en général fait alors monter leur prix. Mais si les propriétaires inquiets ne révèlent pas un réachat de valeurs, on peut s'attendre à une certaine stabilité pendant une période réduite. Le temps que des observateurs pertinents flairent une bonne affaire et induisent une hausse. Tant que personne n'annonce un tel projet, la bourse ne bouge pas. Il convient donc d'agir avec discrétion ;

- soit l'avenir des actions est prometteur et seuls des achats discrets permettent de bénéficier de titres dont la valeur va monter, voire exploser sans risque de concurrence. Des achats innocents, dispersés, convenablement étalés, apparemment sans lien avec la maison mère, ne mettent pas la puce à l'oreille des boursicoteurs et les prix restent stables.

L'urgence et l'ampleur de la demande qu'il vient de faire à Morton vont demander tout son talent. Trop d'acquisition évidentes déclencheront automatiquement une hausse incontrôlable, or il ne reste que quelques heures avant la publication des premiers mails par la presse. Grâce au réseau de sociétés-écrans qu'il a organisé, ses hommes de paille et quelques "tolérances" de plusieurs de ses amis du Sénat, James Colt peut envisager une augmentation du capital propre du consortium de 15 à 17% dans les trois heures. Comme il va exploser ses résultats, les actionnaires lui en seront certainement très reconnaissants. De toute façon l'entreprise de trading au nom de sa femme va, à titre personnel, "faire aussi son marché".

"Décidément, pense-t-il, nous avons bien fait de pousser Mat, notre cadet, à rentrer dans l'administration. Son poste auprès de l'ambas-

sadeur, en rapport direct avec Nova America, à la Conférence Internationale nous aura été bien utile. Certes la guerre est déclarée, mais là où il est, il ne craint rien!"



Téhéran. Avenue Vali-ye-Asr (Iran) Même jour: 13h00

La foule avance lentement vers le centre de la capitale. La plupart des hommes tête nue, les femmes en tchador, portant la burka et parfois le niqab, scandent les slogans lancés par de jeunes Bassidjis. Un fleuve agité de drapeaux aux couleurs de l'Iran, rouge, blanc et vert, où se mêlent des pavillons de l'ancien Hezbollah, des panneaux à l'image de l'ayatollah Rahimi et des banderoles vilipendant les Occidentaux s'écoulent au-dessus de leur cacophonie.

Au bord de l'allée, des groupes de pasdarans, vêtus de vert kaki, poing levé, relancent les diatribes sur son passage quand son ton a baissé.

Myriam Najafi, en tenue noire avec, à son revers, un badge portant l'emblème national du pays en forme de tulipe, glorifiant le nom d'Allah, guide un groupe de femmes traditionalistes. Digne héritière de son arrière-grand-mère Tahere Dabagh, fondatrice des Gardiens de la Révolution, elle encourage ses consœurs à manifester leur enthousiasme et leur soutien aux mollahs. Certains mettent le feu à des effigies en carton des responsables de l'embargo dont elles souffrent, surtout les Américains.

Le pétrole du Khuzestan iranien ne vaut plus rien face aux huiles de cracking du Canada et des USA et des surplus des Émirats et de l'Arabie Saoudite. Le changement climatique a desséché les rizières de Bakhtiari et les vergers d'agrumes de Kazerun sont ravagés par la maladie du dragon jaune. La corruption a touché la Fondation Razavi dont les dirigeants viennent d'être pendus. Même le blé se fait rare malgré les nouveaux hybrides développés par la Chine. L'inflation est de 17%, seules les usines d'armement tournent. Malgré ses 103 millions d'habitants la natalité est tombée au-dessous d'un enfant par femme, le système hospitalier n'a pu faire baisser la mortalité infantile...

En pensant à la situation dramatique de sa patrie, sa colère ne couve plus en elle, elle déborde.

Elle est décidée à quitter la police et à cesser ses missions habituelles de contrôle des délits de mauvais hidjab. Depuis deux mois elle rêve de porter un uniforme de l'armée. Elle se voit déjà avec une arme comme le KH-2025 ou un Norinco 90 à la main, prête à partir à l'assaut contre les mécréants et les kafers. Elle se jure de ne pas faire de quartier et de venger ses deux frères martyrs, dont l'un est tombé au Liban il y a quelques années et l'autre a offert sa vie au cours d'un attentat en Italie.

Avant d'atteindre la place centrale le cortège doit s'arrêter. Il y a trop de monde dans la rue. Et puis l'armée, comme elle peut le voir sur les écrans géants qui jalonnent le parcours, occupe tout le devant des estrades où vient de s'installer le Guide de la Révolution, entouré de l'Assemblée des Experts. Les cris s'apaisent, un certain silence, à peine frôlé par un léger brouhaha, s'impose. Tous et chacun écoutent religieusement la parole du chef de l'État, Gardien de la Jurisprudence. Après un rappel au devoir de conserver la foi dans l'existence des douze imams, il prononce les mots attendus depuis plusieurs semaines, rapidement couverts par les hurlements de joie et des coups de feu tirés en l'air :

- "La guerre est déclarée!"

Myriam se met à pleurer et à rire à la fois, enivrée par la déclaration. Autour d'elle c'est une marée de clameurs et d'enthousiasme.

Îles Xisha (Archipel des Paracel en Mer de Chine) Même jour : 19h30

Assis par terre, adossé à son lit, Shirén Xiang-Fu entame son courrier sur son ordinateur Lenovo 3000.

"Bonsoir Mèng yáo, mon rêve de jade.

Quand tu recevras cette lettre, sans doute dans quelques semaines, pense d'abord à notre petite Hua, au nom magique de fleur qui doit rester épanouie. Veille sur elle en attendant mon retour. Ce soir je dois embarquer avec mon fendui.

C'est un petit détachement spécial de gars courageux provenant du



Shandong et du Guizhou, tous diplômés, dont la moitié de conscrits et la moitié de volontaires. Je suis le seul à avoir fait l'école de l'Académie Militaire de Nanjing après ma formation militaire universitaire. C'était le seul moyen de retarder mon incorporation, mais finalement il a bien fallu suivre les règles. Mon officier supérieur, lui, vient de la base de Hainan, il paraît qu'il a contribué à l'épuration de l'État-Major de la Marine. Décidément quand aurons-nous éradiqué la corruption de notre hiérarchie ?

Ces derniers mois les exercices amphibies se sont multipliés. L'an dernier nous avons réalisé des opérations essentiellement humanitaires pour la protection des populations au Mali et en Erythrée et à Shangai pour la protection des zones inondées. Puis après ma permission, mon travail en Corée du Nord a été plutôt de la formation. Je pense que ce temps est révolu, on parle de plus en plus de missions patriotiques.

Mes deux années de service se terminent dans trois mois. Je voulais rester dans l'Armée de Libération Populaire pour devenir officier. Les avantages sont importants. J'aurais pu compléter ma licence avec un master grâce à la compensation de plusieurs milliers de Renminbi qui est prévue. En tant que femme de militaire tu aurais bénéficié de gratifications mensuelles auxquelles se seraient ajoutées des primes à cause de la distance qui nous sépare malheureusement. Mais je ne me suis pas inscrit à la dernière session. Espérons que ce n'est que partie remise, que je serai sélectionné pour passer de sous-officier à officier à mon retour.

Pour l'instant je dois aller au Quartier Général chercher un pli cacheté à n'ouvrir qu'après le départ du port, quatre heures plus tard pour être exact. Les ordres et les instructions à transmettre aux hommes. J'espère que ce mouvement soulagera l'atmosphère ; ils commençaient à s'impac-tier après les quinze jours d'isolement qu'on nous a imposés.

Nous avons tous vu les photos alarmantes prises par nos satellites Tianhui-15 et Yaogan-59 04 en Mer de Chine et au Moyen Orient. Nous avons suivi les offres pacifiques faites par notre ministre de la Défense à la Conférence Internationale. Nous espérons un apaisement. Tout à l'heure nous avons eu une annonce du Guoanbu, le Service des Renseignements Extérieurs : la guerre est déclarée.

Je pars confiant dans notre Parti et notre armée. Bien sûr j'ai peur,

surtout d'une blessure, mais nous sommes bien équipés, bien commandés, bien entraînés. Chacun espère réaliser enfin le grand projet annoncé en 2024 par le regretté Xi Jinping.

Je te joins mon dernier poème par respect pour le prénom que m'ont donné mes parents.

新诗人 Ton mari toujours amoureux."

Il valide son message qui va rejoindre la base de stockage du Service des Télécommunications ; l'IA assurera sa censure éventuelle, puis déterminera l'ordre de priorité de son envoi.



Darling drive (Sydney - Australie) Même jour : 21h00

Sans quitter son écran de contrôle en Full HD, Helena tend la main vers son mug de thé décoré de son blason-totem, un émeu porte-bonheur multicolore. En le portant à ses lèvres elle revoit la première soirée qu'elle avait passée l'an dernier avec Tom. À l'occasion de la veille de Noël, suite à une réunion du WWF à Wellington, en Nouvelle-Zélande, ils s'étaient échangé des cadeaux, identiques, sans le savoir. Elle lui avait offert un mug décoré d'un wallaby des rochers. Il l'avait remerciée en lui signifiant avec un sourire qu'elle le flattait. Elle dut rougir en réalisant qu'elle lui avait choisi, inconsciemment, un symbole de virilité sexuelle et de pouvoir de protection de la nature. La camaraderie de la journée s'était dissoute dans une nuit torride, le champagne français l'avait aidée à découvrir que Tom était digne de son totem.

Le vote est en train de s'achever. La visioconférence hautement sécurisée dure depuis six heures. Elle tourne la tête. Contre le mur de gauche, au format 21:9 elle voit la salle principale du Centre de Conventions Internationales qui s'agite. Hélène met sa station de traduction simultanée Thales en stand-by. Son regard croise celui de Tom, le micro-casque anti-bruit sur la tête. Il a un pâle sourire. Il a compris, comme elle, la gravité de la situation.

Comme elle a trois langues sources à maîtriser, et que chaque locuteur

doit être traduit vers au moins deux langues cibles, l'anglais (ou plutôt l'américain) et le mandarin elle reste attentive. Les ambassadeurs des Tonga repliés en Nouvelle-Calédonie depuis leur submersion, de la Nouvelle République Islamique de Malaisie, et le président d'Indonésie resté à Nusantara s'apprêtent à prendre successivement la parole.

Mais, tout en traduisant instinctivement les discours qu'elle entend, l'esprit d'Helena s'échappe. Elle a repris son travail un peu comme dans un brouillard, un doigt posé machinalement sur son oreillette. La nuit a envahi Darling Harbor. La plage de Bondi et les Montagnes Bleues sont vêtues d'obscurité. La grande roue a pris des teintes mauves, à ses pieds habitants, passants et touristes admirent les illuminations du building où, sans qu'ils s'en doutent, se joue le sort du monde. C'est comme si un grand rideau de théâtre s'ouvrait devant elle. Sa vie est dans la salle où s'affrontent les plénipotentiaires, son avenir sur leur scène.

Jolie métisse aborigène du peuple Gadigal de la nation Eora, elle avait été séduite à dix-huit ans par son directeur des études, cinquantenaire gourmand de jeunes filles, qui lui avait fait miroiter son soutien pour la réussite de ses diplômés. Être issue d'une minorité était et reste un handicap en Australie face à un monde de Blancs. Alors elle avait accédé aux désirs de son mentor. Il dut l'épouser quand elle venait de fêter ses vingt-deux ans. Mais suite à une fausse couche et aux médisances des enfants de son premier mariage, ils renoncèrent à envisager de fonder une vraie famille.

Depuis sept ans son travail la fait voyager. Son époux a pris du ventre, un caractère ombrageux et un goût prononcé pour la Bundaberg Sarsaparilla en compagnie de blondinettes écervelées.

Le résultat final s'affiche dans l'auditorium principal, les journalistes se jettent sur leurs claviers d'ordinateur. Tom se lève après avoir posé son casque sur sa console, il vient vers elle, les yeux tristes. Elle détaille un instant l'étonnant vert de ses iris pour un Bedia-Mangora, puis sa belle main tendue vers elle.

C'est décidé : maintenant que la guerre est déclarée, elle va demander le divorce et aborder le chaos qui s'annonce en compagnie d'un homme qu'elle aime.

Sur terre, en mer et dans les airs : Dès le lendemain

L'homme en noir ouvre une boîte de cartes Bicycle Deck Double-back Blue neuves, ses préférées, glissantes et flexibles à la perfection... et élégantes. La partie de poker va commencer avec les premiers rayons du soleil. Les



autres participants viennent de le rejoindre dans le salon particulier de l'Eterneco Kazino dont il est le propriétaire. Deux d'entre eux ont déjà un verre à la main. Notamment un Knokando pur malt de 18 ans pour le barbu vêtu de rouge. Timo portant un T-Shirt verdâtre, a demandé sa boisson énergétique préférée, Inferno Black, et libéré de sa laisse et de son collier son chien, Cerbère. Venko de la Martiroj, dit Marti, arrivé le dernier dans son caftan abaya blanc, ôte son turban, il ne boit pas d'alcool, et commande du thé. Comme d'habitude le seul à ne rien boire sera Tempo, son vieux croupier. Lui préfère les Porto capiteux. Hier soir on avait arrosé la nouvelle au champagne.

- "Mademoiselle Paco a déclaré forfait, nous jouerons donc à quatre. Nous ne l'attendons pas avant quelques mois..." annonce-t-il.

Des ricanements lui font écho.

Chacun prend une place et sort de la cassette, qu'il pose devant lui, des piles de jetons, de barrettes et de plaques bicolores ; à leur couleur et au bleu de l'absente.

- "Comme d'habitude, une barrette vaut dix jetons, une plaque cinq barrettes. On est bien d'accord...? Conversion des gains dans votre monnaie personnelle à chaque fin de manche. C'est Tempo qui fixe la durée de la partie... Mais on n'est pas pressés..."

Les trois autres joueurs approuvent en riant et en frappant du plat de la main la table de jeu.

Tempo bat le paquet et sert deux cartes fermées aux quatre compères. Après tirage au sort, c'est à Malsato, l'hôte, de débiter.

- "J'espère que vous ne manquerez de rien" susurre-t-il, un léger sourire sur les lèvres, en déposant la première blind.

Rigardi réplique, déjà plus rouge que sa tenue.

- "Rigole, rigole, ce n'est pas parce que c'est à toi de commencer que tu dois nous chambrer. Même si tu as bien préparé le terrain en Afrique Sud-Saharienne, rappelle-toi que nous t'avons bien aidé. Ça fait longtemps que j'ai semé des graines là-bas avec mes rebelles. Quant à Marti il a fait fort à Munich, New-York, Paris etc. Et même si l'opération 2020 de Timo n'a duré que deux ans, on s'est bien amusés en 1666 à Londres et en 1918 en mettant la responsabilité sur le dos des Espagnols."

Après les blinds tout le monde suit. Le croupier dépose trois cartes découvertes. C'est le Flop. Les enchères s'accumulent. Le Tournant, une quatrième carte est exposée. Malsano ne suit pas, il sait que son tour viendra. Tous les protagonistes d'un conflit ont des réserves. Quand la Rivière, la cinquième carte, est révélée, des piles de jetons et quelques barrettes rejoignent le pot. Le bluff commence, on s'observe, on relance, parfois on passe. Bien entendu, c'est Rigardi qui remporte l'essentiel des premiers tours, grâce au recrutement de combattants de gré ou de force. Au fur et à mesure que la soirée s'allonge Timo se taille quelques succès notamment avec ses virus. Marti, toujours provocateur, réussit quelques bons coups aux dépens des civils ou des militaires. Petit à petit Malsato s'implante dans les camps de réfugiés qui se multiplient.

Personne ne peut perdre. Le crédit de chaque Cavalier de l'Apocalypse* est renouvelé dès l'aube. Chaque main gagnante rapporte selon le vainqueur un équivalent de la valeur du pot en martyrs, en nouveaux belligérants, en morts de faim ou de maladie. Il peut les dépenser sur Terre en fin de soirée, dans n'importe quel fuseau horaire.

La guerre est déclarée, elle ne s'arrêtera qu'au retour de Mademoiselle Paco, et seulement si elle gagne. Quand les hommes se rappelleront de son visage.

**Les quatre cavaliers de l'Apocalypse sont : - La Famine symbolisée en noir. - La Guerre à laquelle on attribue le rouge. - La Mort ou l'Épidémie, blême ou verdâtre diffuse la peur et la maladie. Elle est accompagnée des Enfers. - La Conquête ou la Victoire, représentée en blanc, couleur réservée à l'agneau sacrifié, au martyr, un passage obligé pour parvenir à l'évangélisation.*

NB : Le nom des personnages vient de l'esperanto.



ELLE

Qui viendra suspendre le vol de ce vautour ? J'attendais le dé clic, mon vol à moi, oblique. Au-devant, mon âme aérienne cherchait à attraper au vol l'évident imprévu, la venue hasardeuse d'un aigle royal qui glatirait en défendant mon territoire.

Je resterai muette. Mon cœur a trop durci. J'appelle aux imminentes offrandes. J'appelle les crises de soif à la Saint-Jean d'été et ses grands feux de joie. J'appelle la bousculade mystérieuse des papillons qui agitent les ailes et exploitent le ventre.

LUI

Quelle douceur d'ouvrir les volets. Le café, l'insouciance du matin. Nos rêves qui toussotent encore dans les draps. Le silence des morts. Le regard pudique d'un ange. Le pain en plein jour.



Elle était entrée dans ma vie sans dire un mot, un jour de décembre, sur la pointe des pieds, quasiment invisible. Je ne me suis pas méfié.

ELLE



Voici la colline, et la vallée, et la brise. Et mes désirs ? Plus grands que moi, à toujours creuser et me dépasser. Dans le gris de la nuit demeure le bruit de tes pas. J'en garde une impression confuse. Tes ailes de vautour m'atteignent. Dernière blessure. Je ne reviendrai plus. Mon cœur prend la fuite. Je renonce à ton souffle qui m'a longtemps asphyxiée.

LUI

Non, je ne me suis pas méfié. J'ai nié le poids maléfique des pierres déferlantes de son passé. J'avais ouvert une porte trop étroite qui menait sur un jardin aux lys



blessés et orgueilleux. Non, je ne m'étais pas méfié. Il n'y avait pas à réfléchir. Elle s'amusait de mes sentiments. Je me souviens, elle s'amusait de mes sentiments. Toujours, ses mots en boucle, parfaitement répétitifs "Tu tiens vraiment à finir pendu?" Je m'accrochais à ses lèvres pour quelque temps, sans d'autres soucis que ceux de me jurer de ne jamais me suicider et de m'échapper au plus vite de la toile qu'elle était résolue à tisser dans mon dos.

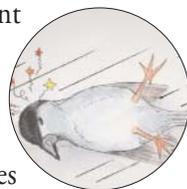


ELLE

Je ne sacrifierai plus ma chair à ton bec crochu. Je baisserai les rideaux sur ton passage. Je me moquerai encore longuement de ta démarche malhabile. J'ai emporté tes ailes. Tu devras te résigner à ne plus jamais tutoyer les airs. Sois dévoué à ton nouveau terrain d'injustice. Redescends. Les sentiers caillouteux te scieront les pattes. Vise une envolée plus digne, plus excitante, plus sacrée peut-être. Tu n'obtiendras rien, tu le sais.

LUI

Il était urgent de faire halte, que les blessures aillent bourdonner ailleurs. Passé minuit, par-delà le ciel troué, l'aigle au feu diurne - mystère de ses rêves - me donnait le bourdon. Je bataillais. Aux infinis gestes d'amour, la piqûre me démangeait. À l'ouverture des volets, un cri plaintif, toujours plus fort, toujours plus sombre. Dans le fond de la cafetière, ma détresse violente. Les draps du lit, une mémoire oubliée, un pacte entre le silence des morts et le regard pudique d'un ange. Je dévore le pain. Le couteau à la lame crantée m'inquiète.



ELLE ET LUI

Pareils aux chiens enragés : furieux et excités à l'extrême, mordus l'un de l'autre plus que jamais. L'attaque a duré trois jours et trois nuits. Nous avons perdu notre guerre insolente, extraordinairement insolente.



Dominique LANGLET

Manman!

Hier soir, je m'apprêtais à plonger sous la couette quand j'aperçois un truc plein de pattes qui traverse le tapis à toute allure. Une araignée de bonne taille, pas sur le modèle courant. Je bondis en hurlant, me cogne au bois du lit, jure, pendant qu'elle file à l'abri. La pauvre a encore plus peur que moi, qui suis arachnophobe à en perdre toute dignité. Pour m'apaiser, un ami m'a dit que l'araignée comme totem symbolise la créativité, la patience, l'énergie féminine! Ah bon? D'autres, férus de psychanalyse, avancent qu'elle représenterait la mère phallique, angoissante. C'est plus ça, à mon avis. Mais je ne veux pas la voir morte, la mère phallique. Juste qu'elle ressorte de ma maison, sinon impossible de dormir, à imaginer qu'elle me cavale dans le cou pendant mon sommeil.

J'ai vu faire Fille Chérie. Munie d'une feuille de papier et d'un verre, elle sait jeter ces frileuses intruses par la fenêtre, calmement. Pas moi. Pour l'heure, je pousse des petits cris de nana, l'hystérie me guette. À ma courte honte, j'oublie que la femme est l'égale de l'homme et je l'appelle, Lui, l'Homme. La monstresse s'est réfugiée derrière un meuble, je braque sur elle une torche électrique. Dans le faisceau lumineux deux petits yeux ronds très noirs me fixent. L'homme arrive, rigolard, reprenant des paroles que je prononce souvent, bien que mécréante: "N'oublie pas que c'est une créature de Dieu". "Ne la tue pas, ne la tue pas!" que je dis. "Si, tue-la, mais sans la tuer!" Calme absolu de l'Homme: "C'est impossible de l'attraper, là où elle est!" "Ben ça alors, tu peux pas l'attraper!" Toute honte bue, je quitte les lieux, tandis que Zorro maîtrise la situation à l'ancienne, je veux dire à coups de pantoufle.

Aujourd'hui, je n'ai pas cessé de penser aux petits yeux suppliants. Coupable, je suis coupable. J'ai commandité un meurtre. Je m'en ouvre à mon époux. "Ah, dit-il tristement, moi aussi je les ai vus, ces petits yeux noirs."

"Ben chéri-chéri, tu vas pas pleurer quand même!"



Méline L.
Pensées volées



Le temps se suspend dans une seconde éternelle. Mes pensées s'évadent, les souvenirs des jours heureux se dessinent au fusain. Un soleil. Un sourire.

Tes cheveux d'or glissent sous mes doigts. Ton regard facétieux sur ton visage angélique. J'entends ton rire. Je te dessine dans mes pensées. Danser, chanter, jouer. Vivre à tes côtés. Te voir grandir. T'endormir contre moi dans un sommeil paisible.

Je les effleure avec délicatesse. Ils éclairent mes jours, bercent mes nuits. Malgré ton absence, j'avance, ton image inscrite à jamais dans mon cœur.



Philippe BLONDEAU

Le bocal et le scarabée



Un pot de confiture vide: voilà tout ce qui lui reste de la catastrophe. Il l'a trouvé intact dans les gravats peu après les premières explosions. Son immeuble, lui, est par terre. Il a pu fuir juste à temps mais il n'a plus rien. Rien que ce pot de confiture vide, heureusement épargné. C'est ce qui a attiré son regard: un objet en bon état dans ce désastre, c'était déjà, en soi, une rareté précieuse. En bon état et propre; soigneusement nettoyé semblait-il. Promis sans doute à une nouvelle préparation, qui n'aura pas lieu.

Pourquoi a-t-il pris la peine de le ramasser? Parce qu'il envisage de l'utiliser, de le remplir d'eau ou de nourriture, si jamais il est encore possible d'en trouver? Mais sans doute n'a-t-il pas poussé si loin la réflexion et s'est-il emparé de l'objet parce qu'il n'y avait plus que cela. Ne désire-t-il pas tout simplement avoir encore quelque chose à lui maintenant qu'il a tout perdu?

Sur la route encombrée de pierres, de vitres brisées, de fragments de cloisons et de meubles, les gens fuient dans le plus grand désordre. Cela ressemble aux guerres qu'on voyait il y a peu encore sur les écrans. Cela ressemble mais c'est tout autre chose parce qu'on y est; on est là où l'on n'aurait jamais cru pouvoir être. Certains portent des sacs, une valise, avec ce qu'ils ont pu sauver d'essentiel. Lui n'a rien, que ce pot de confiture vide qu'il serre dans sa main droite.

Des groupes se sont formés, qui parlent fort pour couvrir le bruit des avions, mais la plupart des gens restent silencieux. Au fur et à mesure qu'on avance, les files se distendent et se dispersent et lorsque le jour commence à tomber on pourrait croire à un retour à la normale.

Le lendemain il attend que le soleil commence à chauffer pour sortir du buisson où il a dormi. Après la ville la route s'étirait, presque droite, bordée de terrains vagues où les groupes se réfugiaient, désespérés, tandis que des explosions éclataient à faible distance.

Assis maintenant au soleil, la première chose qu'il remarque est un

insecte qui avance entre les herbes encore humides puis s'arrête sur un coin de terre. Il pose le bocal ouvert devant l'insecte et attend. Autour de lui le silence est presque total ; les fuyards ont dû reprendre la route ; les explosions qui se sont arrêtées pendant la nuit n'ont pas repris. Malgré le premier soleil il a froid. Mais où trouver un vieux vêtement ou un morceau de couverture ?



Il voit que l'insecte a pénétré dans le bocal et ne semble pas chercher à en sortir. Il referme le couvercle. Au fond du pot, qu'il élève juste sous son regard, il peut contempler un coléoptère de taille moyenne, aux élytres d'un brun aux reflets vert sombre. Peut-être une couleur de camouflage, pense-t-il. Et sans se l'avouer, il sait déjà qu'il va conserver ce compagnon miniature. Que mange un scarabée, se demande-t-il ? À tout hasard il glisse dans le pot quelques feuilles prises autour de lui. Faut-il percer le couvercle ? Comment respire un scarabée ?

Il marche longtemps avec son pot de confiture à la main. Dans les villages on donne parfois aux fuyards du pain et des fruits. Il trouve aussi un vieux pull-over et un sac en plastique dans lequel il lui sera plus facile de transporter son petit compagnon captif.

Sous le soleil il a bientôt la bouche sèche et pâteuse. Sucrer un caillou n'est qu'une piètre satisfaction. Sur la route la plupart des points d'eau sont taris. Pour des raisons de sécurité a-t-on dit. Mais beaucoup sont convaincus qu'on veut ainsi hâter la fuite des habitants. Restent les puits et les rares sources, tous pris d'assaut.

Quand il a réussi malgré tout à se rafraîchir brièvement, il se dit qu'il aurait peut-être dû remplir le bocal. Mais pour cela il aurait fallu abandonner l'insecte. Et puis ce simple verre d'eau serait si vite avalé...



Maintenant des gens viennent en face de lui, de plus en plus nombreux. Ils fuient la ville prochaine, en sens inverse. Déjà on voit s'élever des fumées. "N'y allez pas, dit un homme. Tout brûle." Oui, mais où aller ? Il continue son chemin. Dès l'entrée dans la ville on voit des immeubles éventrés, d'autres, encore à peu près intacts, semblent néanmoins abandonnés. Peut-être pourrait-il y trouver un refuge provisoire ?

En même temps qu'un bruit assourdissant, c'est tout un pan de mur qui s'abat près de lui et il ne sait pas si c'est le souffle de l'explosion ou sa propre peur qui l'a jeté à terre. Mais dans le bruit des pierres qui roulent il a le temps d'entendre celui du verre qui se brise hors du sac en plastique.

Le voilà tout désespéré comme s'il avait perdu un ami. Pourtant l'insecte ne semble pas avoir souffert : il finit par le découvrir, immobile entre deux pierres, à quelques dizaines de centimètres de lui. Mais impossible de le saisir simplement entre deux doigts sans risquer de le blesser ou de le faire disparaître définitivement dans les décombres.

Il pose délicatement une feuille devant le scarabée, qui s'y engage résolument. Il se sent rassuré et apaisé quand il le sent au creux de sa main. Il tire un peu de force de sa responsabilité assumée. "Je te libérerai dans un endroit sûr", dit-il à voix haute.

À l'écart de la voie principale, les bâtiments ont moins souffert et il y a encore des îlots de végétation. Dans un jardin public, beaucoup de gens se sont réfugiés. Il y a là un point d'eau encore disponible, de l'ombre ; l'illusion aussi d'être protégé par les feuillages. Beaucoup de monde, donc, mais tous ces gens-là ne sont pas dangereux pour un scarabée. Derrière le bâtiment des toilettes, il trouve un carré d'herbe où personne ne semble passer. Il pose l'insecte entre deux touffes étiques, et il le contemple longuement qui progresse peu à peu, avec d'apparentes hésitations, vers le couvert des broussailles. "Celui-là va vivre", pense-t-il. Et il se sent rassuré.



Plus tard seulement il reprend son chemin entre les explosions et les ruines de plus en plus nombreuses autour de lui. Il n'a plus rien à porter maintenant. "Je verrai bien", se dit-il.





Maud et Adrien, un couple de trentenaires, décident de s'octroyer une semaine de vacances dans l'arrière-pays varois. Ils sont friands de nature et de randonnée et comptent bien profiter du début d'automne et éviter la foule estivale. Ils séjournent dans un mas isolé. Quelquefois, un marcheur s'aventure jusqu'à leur villégiature. Le premier voisin doit être à un bon kilomètre.

Peter, leur setter, les accompagne dans leur promenade quotidienne. Ils préparent chaque jour un itinéraire. Ils partent vers dix heures et ne rentrent qu'en fin d'après midi.

Les cinq premiers jours, ils ont surtout exploré leur environnement proche mais le sixième jour, ils optent pour un parcours plus accidenté et à la végétation dense. Le silence règne dans les sous-bois : aucun bourdonnement, aucun charmant chant d'oiseau. Ce lieu semble dénué de vie. En fin de journée, Peter a un comportement surprenant : il jappe, se gratte frénétiquement la tête puis se couche, abattu. Le lendemain, Peter, d'habitude toujours vif et plein d'entrain, est apathique. Il se lève mollement à l'appel de son nom mais heurte l'embrasure de la porte et se cogne au pied de la table.

« Peter, viens, allez, viens manger. »

Peter se dirige vers Maud mais il ne peut éviter les obstacles. Il délaisse sa nourriture ; il semble dérouté, perdu. Aujourd'hui, pas de randonnée mais recherche d'un vétérinaire. Le constat n'est pas rose : il n'y a pas de spécialiste de la santé animale à moins de trente kilomètres à la ronde. Le samedi, Peter est examiné, ses maîtres questionnés. Le chien est moins pataud mais ce n'est plus la bête fringante.

« Votre chien semble avoir des problèmes de vision. Il faudrait faire des examens complémentaires. Mais pas ici, à Marseille. »

« On repart dans deux jours, on peut peut-être faire ça chez nous ? »



«Oui, mais ne tardez pas. Je crains que son état se détériore inexorablement. Il y va de sa vision.»

Maud et Adrien ne sont pas rassurés par le praticien. Dès leur retour au mas, ils bouclent leurs valises et écourtent leurs vacances. Le dimanche, ils avalent les kilomètres pour regagner leur domicile.

Juste avant leur départ, Maud, jardinière à la main verte, a récupéré quelques fragments de plantes qu'elle a rempotés dans de vieilles poteries fêlées découvertes dans une remise. Chez elle, les boutures trouveront place dans la serre.

Peter, après des examens approfondis, un traitement antibiotique, des gouttes oculaires et une surveillance renforcée, a repris du poil de la bête.



Quelques mois plus tard, sous le doux climat de la côte normande, les jeunes plants varois sont installés dans le jardin. Ils ont bien prospéré et sont bien vigoureux.

En une semaine, Peter a rapporté plusieurs cadavres de grenouilles à demi démembrés. La belle saison qui s'étale de plus en plus, permet des siestes sur l'herbe ombragée : Adrien en est un fervent adepte. Pourtant, encore somnolent, il bondit tel un beau diable tout en hurlant :

«Mais qu'est-ce qui se passe ? On dirait que j'ai reçu une décharge électrique...»

La douleur est intense, à la limite du supportable. Au même moment, le chat tigré Steve virevolte rapidement, se frotte les yeux et semble désorienté. Son attitude est similaire à celle de



Peter quelques mois plus tôt. Le pauvre félin, d'après le vétérinaire, est victime de piqûres et risque la cécité. Le constat, établi par le médecin, est le même pour Adrien : ils ont été piqués par des fourmis !

Le beau jardin paysager est un terrain miné. L'escapade varoise lui a été fatale : les boutures, outre la terre, recelaient quelques fourmis *wasmannia auropunctata*. Les plantes, bien soignées et bien exposées, ont eu une croissance miraculeuse. La colonie de fourmis, d'abord constituée de quelques individus, a pris possession de





la serre, a gagné le jardin rapidement impacté. Leur population a crû. Les fourmis noires, les araignées ont pris la poudre d'escampette à moins qu'elles n'aient été éradiquées... Les oiseaux survolent les lieux mais ne se posent plus. Les petites bestioles orangées de quelques

millimètres ont établi leur campement chez Maud et Adrien. Elles sont vagabondes et opportunistes: quand elles trouvent un site accueillant, elles s'y installent et font place nette. Leurs piqûres ardentes sont redoutables. Contre ces fourmis envahissantes capables de se nourrir de grenouilles, la guerre est déclarée.

Grâce à la mondialisation et aux échanges avec l'Amérique du Sud, elles se sont invitées sur tous les continents. Le changement climatique et le réchauffement leur donnent toute latitude pour coloniser des territoires encore épargnés. D'autant plus qu'en dehors de leur contrée originelle, elles n'ont pas de prédateurs...

Quand la colonie se sent menacée, très mobile, elle quitte son nid et part s'installer ailleurs. Pour lutter contre cet ennemi pourtant de taille ridicule, il faut d'abord le cerner.

Le jardin ressemble à une zone de conflits: c'est la guerre des tranchées! Peter et Steve sont cantonnés à l'intérieur. Les entomologistes spécialistes des hyménoptères sont alarmistes. Il sera très difficile d'éradiquer ce fléau. Les *Wasmannia auropunctata*, les fourmis électriques, vont conquérir le monde. Qui les arrêtera?



FIN NOVEMBRE. La guerre couvait.

La voisine a soudain troqué ses vêtements noirs pour de la couleur. J'ai exceptionnellement pris l'ascenseur, délaissant les escaliers (bons pour le cœur ?), pour la voir de près. Et j'ai vu : non seulement elle a abandonné la sévérité de son veuvage automnal mais elle porte du rimmel à ses cils (elle s'appelle d'ailleurs Cécile). Des cils et des paupières pareilles, me suis-je dit, en atteignant mon étage et en fermant les yeux.

**JANVIER. La guerre grondait.**

Cette fois, c'est elle qui a pris l'escalier, sans doute pour perdre un peu de l'embonpoint des fêtes. Je monte derrière elle et ce sont ses mollets qui accrochent mon regard. De jolis mollets dodus gainés dans des collants (ou des bas ? mon cœur bat) mouchetés... Ma tête tourne un peu et je respire un peu trop vite, enivré par le sent-bon qui flotte entre les étages.

FIN FÉVRIER. La guerre est déclarée.

Ma nièce m'écrit qu'il y a des chatons jaunes aux noisetiers, que les bourgeons cuirassés de peupliers sont sur le point d'éclater. Tiens, je me demande ce que fait ma voisine. J'irais bien faire un tour pour la croiser. J'entends des pas dans le palier... Est-ce que les veuves fêtent la Saint-Valentin ? Je me dis que de la sévérité à la sève il n'y a qu'un pas.

FIN MARS. La guerre a éclaté.

À la radio, on a annoncé la floraison des prunelliers. J'ouvre la fenêtre sur la cour intérieure et, que vois-je ?, du linge à sécher de Cécile. Le noir persiste donc : de mignonnes résilles, des culottes araignées me font de l'œil. Je me précipite dans la salle de bains, rase ce qu'il y a à raser. Un coup de peigne et mes yeux brillent. Il ne manque que ma pochette en soie rouge à mon veston, côté cœur. Prépare-toi, Cécile : ceci est une déclaration de guerre.

